



**HAL**  
open science

## La confrérie musulmane de Sîdi-Mohammed ben 'Alî Es-Senoûsi (erratum)

Dominique Casajus

► **To cite this version:**

Dominique Casajus. La confrérie musulmane de Sîdi-Mohammed ben 'Alî Es-Senoûsi (erratum). Henri Duveyrier. Un saint-simonien au désert, Ibis Press, pp.215-246, 2007. halshs-00464757

**HAL Id: halshs-00464757**

**<https://shs.hal.science/halshs-00464757v1>**

Submitted on 17 Mar 2010

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**DOMINIQUE CASAJUS**

***HENRI DUVEYRIER  
UN SAINT-SIMONIEN AU DÉSERT***

**IBIS  
PRESS**

**2007**

**Table des matières**

Introduction  
Chapitre 1. L'enfance d'un explorateur  
Chapitre 2. Les anathèmes du Père suprême  
Chapitre 3. L'observateur stationné  
Chapitre 4. Qui a écrit *Les Touareg du Nord* ?  
Chapitre 5. Naissance d'une obsession  
Chapitre 6. « L'Afrique nécrologique »  
Chapitre 7. Le massacre de la mission Flatters  
Chapitre 8. *La confrérie musulmane de Sîdi-Mohammed ben 'Alî Es-Senoûsi*  
Chapitre 9. Le dernier ami  
Épilogue  
Bibliographie  
Index

***Une erreur d'impression ayant causé une interversion de pages dans le chapitre 8  
de la deuxième édition, on donne ici la version correcte***

## Chapitre 8.

### *La confrérie musulmane de Sîdi-Mohammed ben 'Alî Es-Senoûsî*

Le voyage à Tripoli dont Duveyrier parlait à Wolff le 12 novembre 1883 avait deux motifs. Il l'avait entrepris à la fois pour savoir si la situation locale permettrait une expédition contre les Kel-Ahaggar, et pour mener d'ultimes investigations avant de mettre le point final à sa brochure sur la Sanûsiyya. Il s'était embarqué à Marseille le 28 mai 1883 en direction du port tunisien de La Goulette, avait quitté Tunis le 31 mai et suivi en bateau la côte jusqu'à Tripoli, où il avait accosté le 4 juin. Le 19 juin, il était de retour à Sèvres<sup>1</sup>. Une excursion bien courte, mais qu'il avait soigneusement préparée. À la fin du carnet sur lequel il a transcrit son journal de voyage, on trouve un catalogue noté d'une plume soignée, vraisemblablement avant le départ. Le nom des ports où il prévoyait de faire escale y est suivi des questions qu'il comptait y poser. Elles portent pour la plupart sur la Sanûsiyya ou les confréries qu'il lui croyait associées, comme la Shâdhiliyya ou la Madaniyya. Pour La Goulette, où il aura fait un arrêt de 28 heures, on lit<sup>2</sup> :

Zaouiya Sîdi Bel Hasen El-Chadheli<sup>3</sup> hors les murs, près Bâb el-Djezîra ; est-elle senoûsienne ? Si non y en a-t-il une autre ?

Pour Soûsa, où était prévu un arrêt de 6 heures<sup>4</sup> :

Y avait-il des chefs (cheikhs) senoûsiens ou chadeliens à Mesâkon et à Qalan Kebîra pendant la guerre ?

Y avait-il du Senoûsisme dans le clergé de Qairouân ?

Les Chadhilîya ont-ils des adeptes ?

Y a-t-il zaouiya ou moqaddem à Soûsa ?

Noms des mosquées et zaouiya.

Il avait préparé des questions semblables pour Monastir, où était prévu un arrêt de 1h30 ; pour Mahdîya, où il devait s'arrêter 2 heures mais où il n'a pu descendre ; pour Sefâgès, où était prévu un arrêt de 14 heures ; pour Gabès, où était prévu un arrêt de 8 heures. Pour Tripoli, les questions sont plus nombreuses et ne concernent pas seulement les confréries<sup>5</sup> :

Noms de toutes les zaouiya.

Y a-t-il des Senoûsiens, ou des Chadhiliens ? [...]

Adjedâbiya, est-ce une zaouiya senoûsienne ? ou madanienne<sup>6</sup> ?

Les Madanîya et Senoûsîya fusionnent-ils ?

Ikhenoûkhen est-il toujours ami des Turcs ? [...]

Othmân Bou Sîfi, assassin de Mlle Tinné ?

Cheïkh Boubeker de El-'Aouînât, instigateur de ce meurtre ?

Es-Sâfi ould El-Hadj El-Amîn, senoûsien ? A-t-il empoisonné von Bary<sup>7</sup> ?

<sup>1</sup> Ce sont les dates qu'on peut déduire de son carnet de route et de sa correspondance avec Maunoir.

<sup>2</sup> AN, 47 AP 11, dossier 3.

<sup>3</sup> Sîdi Bel Hasen El-Chadheli est le fondateur de la confrérie de la Shâdhiliyya, dont Duveyrier appelle les membres les « chadeliens », les « chadhiliens » ou les « chadhilîya ».

<sup>4</sup> AN, 47 AP 11, dossier 3.

<sup>5</sup> AN, 47 AP 11, dossier 3.

<sup>6</sup> C'est-à-dire « affiliée à la confrérie de la Madaniyya ».

<sup>7</sup> Il semble que le voyageur Erwin de Bary soit mort à Ghat d'un empoisonnement.

Quelle est l'origine de la guerre entre Azdjer et Ahaggar ? Où en est-elle ?  
'Osmân chef actuel des Imanghasâten et Oufenâit, senoûsiens ? [...]  
Les Oulâd Ba Hammou (dont les Oulâd Ba-Djoûda) senoûsiens ?  
Quels sont les Senoûsiens chez les Kel-Oui<sup>8</sup> ?  
Quels sont les amis d'Ikhenoûkhen chez les Kel-Oui ?  
Quels sont les Ifôghâs assassins de Dournaux-Dupéré ? [...]  
Cheïkh Boû Beker, un des instigateurs du meurtre de Mlle Tinné, quid ?

### *Un voyageur méfiant*

Il y a quelque chose de haletant dans cette liste de questions dont certaines étaient supposées trouver leur réponse lors d'escales d'à peine quelques heures. Tout le voyage est marqué par la hâte, hâte à apprendre et hâte à conclure. On le voit dans son journal interpréter jusqu'aux regards ou aux silences de ceux qu'il rencontre. Dès son arrivée au port de la Goulette, il note : « Le regard des musulmans paraît empreint d'une dédaigneuse fierté digne du temps des corsaires barbaresques. » Il avait écrit juste auparavant : « Au débarcadère je rencontre un Soufi de Tarhzoût très surpris de voir un Français en chapeau lui parler de son pays en connaisseur. » Quand l'amour-propre et l'assurance du savant viennent ainsi se mêler à l'anxieuse impatience de savoir, on imagine sans peine ce que cela peut donner comme conclusions hâtives. De fait, il écrit après une promenade à Tunis : « Dans ma promenade d'aujourd'hui je suis obligé de demander souvent mon chemin à des musulmans de toutes conditions, passants, marchands, jeunes, vieux, etc. Avec mon flair spécial, aux réponses évasives ou négatives, je reconnais un parti pris bien arrêté de ne pas me renseigner. C'est une glace froide, à peine polie, inattaquable ! Mauvaise impression<sup>9</sup>. » Et, de même, lorsqu'il évoque après son arrivée à Tripoli le souvenir d'une promenade à Gabès<sup>10</sup> :

Les habitants enfants et hommes ou vieillards ne répondent qu'évasivement ou par une fin de non recevoir aux questions les plus simples. Il y a évidemment [...] du mécontentement contenu. Mais en passant ensuite dans la ville de Djâra, les femmes, vêtues de bleu et visage découvert, travaillent sur leur porte, à l'intérieur, ne témoignant pas de malveillance. [...]

Admirable travail de [...] diplomatie des habitants qui refusent même de faire semblant de connaître les noms des marabouts, mosquées et zaouiya. [...] Ainsi les uns avouent une zaouiya Sîdi Es-Senoûsi à Djâra, et me proposent de m'y mener. D'autres nient que la zaouiya existe.

Seul moment de fraîcheur dans l'aride et permanente inquiétude dont il ne peut se défaire, ces femmes entrevues sur le seuil de leurs maisons lui auront tout de même rendu le ton serein et la précision photographique que nous lui connaissions. D'elles au moins, il n'aura retenu que leur apparence, bienveillante et colorée de bleu, sans se demander aussitôt quels sentiments inamicaux elle pourrait bien cacher. Il y a quelques autres scènes paisibles et innocentes comme celle-là dans son journal car il doit bien reconnaître que ceux qu'il rencontre ne lui sont pas tous hostiles. Ainsi, à Gabès toujours : « Un cultivateur dans l'oasis travaillant son jardin à côté d'une hutte en palme avec ses enfants nous invite à

---

<sup>8</sup> Les Kel-Oui sont des Touaregs vivant au nord de l'actuel Niger.

<sup>9</sup> AN, 47 AP 11, dossier 3.

<sup>10</sup> AN, 47 AP 11, dossier 3.

visiter la propriété, répond à toutes nos questions, nous oblige à boire du legmi doux et à emporter des abricots<sup>11</sup>. »

Ou à Soûsa<sup>12</sup> :

A Soûsa, pris un petit gamin arabe pour guide. Il sait déjà le Français un peu et se montre extrêmement serviable. Rien de fanatisme. Je vais au marché, m'assieds dans la boutique d'un marchand, et cause avec le négociant. Il est poli, demande des nouvelles de Tunis, de France, etc... Il me dit qu'il n'y a à Soûsa ni Chadhiliya ni Senoûsiya. Les produits du pays (produits agricoles) ne se vendent pas bien ; on ne gagne pas assez. Un colonel tunisien assis à côté de nous m'offre le café – Je pars avec mon guide. Les habitants ne paraissent pas fanatiques. Ils sont réservés, voilà tout, en apparence du moins.

Mais cet « en apparence du moins » montre combien notre voyageur a changé depuis son séjour à Lautrach. Il se contentait alors de dire ce qui venait sous ses yeux, confiant dans des apparences dont il n'imaginait pas alors qu'elles pussent être suspectes. Et le temps est loin où il savait s'abandonner à la joie d'une rencontre, comme il le fit avec les Touarègues de Ghadamès ; il est bien trop méfiant, trop prévenu pour cela. Il aurait pourtant dû plutôt s'étonner, dans ce pays où les troupes françaises venaient à peine d'entrer en force, qu'on lui ait parfois témoigné un peu de bienveillance ; et sentir que ses questions n'étaient pas de celles auxquelles on répond facilement lorsqu'elles sont posées par un étranger de passage. Parfois, il semble presque sur le point d'en prendre conscience. Ainsi, voici ce qu'il dit après une entrevue à La Goulette avec Sîdi Bel Hasen El Chadheli, lettré dont le nom signale l'appartenance à l'ordre de la Shâdhiliyya<sup>13</sup> :

L'accueil a été d'abord à 6 1/2 h matin d'un froid glacial. Quand je lui ai poliment expliqué le but de ma visite en parlant avec le calme et les formules d'un tolba, il me souhaita la bienvenue, me demanda où j'allais, et m'autorisa à lui faire une autre visite à mon retour. Il a dû être d'abord effrayé de ma venue, ne sachant pas qui pouvait m'amener chez lui et craignant peut-être quelque chausse-trappe. Peut-être aussi l'infidèle lui inspirait-il une certaine horreur. Quand il m'eut entendu et vu en moi un ami des musulmans, il s'humanisa tout à fait. Au départ, la main sur la poitrine, il me déclara que j'avais sa bénédiction et qu'elle me servirait dans mon voyage.

Comme quoi, même un membre de confrérie maraboutique peut être obligeant si vous prenez la peine de lui expliquer posément la raison de vos questions. En revanche, d'autres rencontres n'ont pu que le persuader de l'emprise de la Sanûsiyya. Ainsi, un passager algérien avec qui il a échangé quelques mots sur le bateau lui a dit voir en Sîdi Mohammed ben 'Alî Es-Senoûsî celui qui « a apporté le couronnement à l'édifice de l'islâm ». La suite de la conversation montre cependant que ce « fervent admirateur du Senoussisme » n'avait rien d'un fanatique<sup>14</sup> :

Il exalte tant le senoussisme qu'il m'amène à lui raconter mes mésaventures d'autrefois [devant Ghat]. Il répond que les frères qui m'ont persécuté n'étaient pas assez instruits pour comprendre les enseignements du chef de l'ordre, que celui-ci aurait été beaucoup plus tolérant parce que tous les hommes sont des créatures de Dieu placées à un niveau très supérieur des autres créatures.

---

<sup>11</sup> AN, 47 AP 11, dossier 3.

<sup>12</sup> AN, 47 AP 11, dossier 3.

<sup>13</sup> AN, 47 AP 11, dossier 3.

<sup>14</sup> AN, 47 AP 11, dossier 3.

De ces paroles bienveillantes, l'auteur de *La confrérie musulmane de Sîdi Mohammed ben 'Alî Es-Senoûsî* semble n'avoir gardé aucun souvenir. Prévenu comme il l'était contre la Sanûsiyya, il les a sans doute oubliées aussitôt après les avoir transcrites.

Dès son arrivée à Tripoli le 4 juin, il dressa pour son ami Maunoir un bilan qui, au vu des observations rapides et dispersées qu'il avait pu faire au cours de ses escales, paraît bien démesuré<sup>15</sup> :

... De La Goulette à Tripoli, j'ai appris beaucoup, même de passagers musulmans sur le bateau [...] Les Senoûsîya sont beaucoup plus redoutables que je ne les supposais... C'est tout vous dire. Ils sont plus puissants que je ne les croyais, moi, qui me suis occupé d'eux. – Mais, aujourd'hui, je comprends tout à fait leur politique spéciale dans les pays africains civilisés. Elle a pour résultante d'agir, de semer et de prendre des racines dans la classe la plus intelligente, la plus instruite et la plus riche, sûre qu'elle est d'entraîner ensuite facilement la vile tourbe, qu'elle enlève au contraire d'abord dans les pays sauvages.

La Tunisie subit son influence ; on n'y a pas vu tous ses centres d'action, qui n'en existent pas moins, là même où, une fois signalés, on les avait niés.

À Tripoli même, en dehors de celles qu'il a obtenues de quelques « bons informateurs » locaux, l'essentiel de ses informations a été glané auprès du consul Charles Féraud et du vice-consul Eugène Ricard, personnages dont Jean-Louis Triaud a bien montré qu'ils étaient depuis longtemps des propagateurs zélés, et passablement exaltés, de la légende noire<sup>16</sup>. « Mr Féraud, écrivait-il à Maunoir dès son retour à Sèvres, a mis à ma disposition les originaux de toutes ses dépêches officielles et j'y ai puisé 39 pages in-folio de notes sur la situation politique et religieuse du nord de l'Afrique, des trésors sur la dernière phase de l'histoire de la confrérie de Sîdi El-Senoûsî<sup>17</sup> ». Propos qu'il répètera à Wolff dans la lettre déjà citée du 12 novembre 1883 : « À Tripoli, M. Féraud m'a ouvert les trésors de ses informations. J'ai dépouillé ligne par ligne ses registres de correspondance et ses registres de notes personnelles. J'ai causé avec les musulmans, j'ai flairé aux quatre vents comme un vieux renard, et je suis revenu épouvanté pour nous Français des progrès réalisés par le fanatisme musulman<sup>18</sup>. » Le mot est juste : il avait *flairé*. Et, pour le reste, il avait fait confiance à deux hommes qui ne le méritaient guère.

Sous l'intitulé « Personnes connues personnellement ou indirectement de moi, classées par ordre géographique », le catalogue préparé avant son départ comporte également un répertoire de noms parfois assortis d'une appréciation (« brave homme », « mon ami », « mon ennemi »...). Pour certains, dont il a sans doute appris la mort au cours du voyage, l'indication « mort(e) » est ajoutée d'une encre différente. Parmi les Ghadamsiens, on relève<sup>19</sup> :

Sâlem, ami de Mohammed El-Bakkaï résident à Rhât [...]

'Abd El-Azîz, mon ami, mort

El-Mokhtâr, mon ami

Le cheïkh 'Alî, mon ennemi, mort

Brâhim ben Ahmed, mon ami, mort

El Hâdj Ahmed ould Mohammed el Thenî, mon ami, mort 1874 [...]

---

<sup>15</sup> Fonds Lander.

<sup>16</sup> Triaud 1995, I : 259 *sqq.*

<sup>17</sup> Fonds Lander.

<sup>18</sup> Wolff 1899 : 502.

<sup>19</sup> AN, 47 AP 11, dossier 3.

Qâsem, bon brave homme [...]

Parmi les Orâghen<sup>20</sup> :

1. El-Hâdj Mohammed Eg Rhosmân Eg Dambelou Eg Koûsâ (Ikhenoukhen), chef [...]

‘Omar El-Hâdj, fils d’Ikhenoukhen, aveugle, mort [...]

Amâ, fils du n°1, tué par les Ahaggar. Est-ce le compagnon de von Bary ? [...]

‘Omar El-Hâdj, frère du n°1, courageux, sage et droit, mort avant 1872. [...]

Edegoûm, brave, mort en 1874.

Yahiya, fils de la sœur d’Ikhenoukhen, en relation avec Flatters, 1<sup>ère</sup> mission.

Ilêmi, cousin du n°1, mon ami, mort [...]

‘Aïsa Eg-Mouûmen, parent du n°1, mon compagnon de voyage à Mourzouk [...]

Eg Ech-Chîkh (des Orâghen), complice du meurtre de Mlle Tinné, mort. [...]

Parmi les Ifôghas, on retrouve quelques noms que nous connaissons bien<sup>21</sup> :

Si ‘Othmân, Ben El-Hâdj El Bekri Ben El-Hâdj El-Faqqi, mon ami, mort en 1870. [...]

Tekiddaout, de Ghadâmès, maîtresse d’écriture.

Châddî, de Ghadâmès [...]

Mâla, maîtresse d’écriture à Ghadâmès<sup>22</sup>...

Le répertoire se poursuit, interminable, sans lien direct avec les deux buts avoués de son voyage, ponctué de loin en loin par ces « mort » qui s’égrenent aussi funèbrement que les notes d’un glas. C’est qu’à ces buts s’en ajoute un troisième, le plus important sans doute : prendre des nouvelles de ceux qu’il a rencontrés vingt-trois ans plus tôt et rapporter ses vieux souvenirs à ce qu’est devenu un Sahara travaillé, il en a la conviction, par la propagande senoussiste. Il ne fait rien d’autre ici que consigner la trace des jours enfuis pour la mettre en regard de la triste réalité où il se meut désormais. Et là est le lien entre ce répertoire et les longues listes de questions qu’il a préparées. Le tourment qui le tenaille est de savoir jusqu’à quel point ceux qu’il a connus et aimés sont épargnés par le mal qui ronge aujourd’hui le désert. On le voit dans certaines des notes prises à Tripoli, apparemment sous la dictée du marchand auquel Ahitaghel avait envoyé une des deux lettres citées au chapitre précédent<sup>23</sup> :

Amadghôr est d’Azdjer

les frontières sont restées les mêmes qu’autrefois

Tidjâni maître en Azdjer. Rien en Ahaggar

Ikhenoukhen est notre ami maintenant autant sinon plus qu’avant.

Son influence et pouvoir comme avant. [...]

Paix entre Ahaggar et Azdjer ; mais paix forcée. Ikhenoukhen a de la rancune.

Ikhenoukhen a été investi par la Porte. Ali Ben Mohammed Ghariani qui a établi les soldats turcs à Ghât a apporté un burnous<sup>24</sup> et promis un traitement mensuel, mais ce traitement à [sic] manqué. Il est indépendant. [...]

Ikhenoukhen nous conduirait en Azdjer et en Aïr. Ikhenoukhen voudrait battre les Ahaggar ; il ne le peut sans aide. Il nous attend. [...]

---

<sup>20</sup> AN, 47 AP 11, dossier 3.

<sup>21</sup> AN, 47 AP 11, dossier 3.

<sup>22</sup> Dans son journal de route, il avait écrit respectivement « Tekiddout », « Chaddy » et « Mala ».

<sup>23</sup> AN, 47 AP 11, dossier 3.

<sup>24</sup> Symbole de son investiture par la Porte.

La faute des pères<sup>25</sup> a été de s'adresser à Oufenaï [Oufenaït, chef des Imanghasâten] et Ikhenoukhen est resté en dehors de la chose.

Une partie de ces informations se retrouve dans la lettre déjà citée qu'il a écrite à Wolff le 12 novembre 1883<sup>26</sup> :

Ikhenoukhen, comme aussi son héritier présomptif, Yakkiya Eg Sidi Mohammed Eg Khatita, *est plus que jamais notre ami*. Depuis vingt-deux ans, rien dans la conduite d'Ikhenoukhen n'a témoigné d'un refroidissement à notre endroit. Il a, dans un moment de détresse, accepté l'alliance de la Turquie, mais sans s'engager à fond. Et il a bientôt compris la nullité, bien plus, le danger de cette alliance, et y a renoncé. Au moment de la deuxième mission du colonel Flatters, Ikhenoukhen et les siens venaient d'être terrassés. Ils n'ont pu rien faire ni pour empêcher ni pour réprimer le désastre.

Duveyrier aura donc au moins appris qu'Ikhenoukhen n'avait pas changé depuis l'époque où il fut son hôte. Il est notre ami « autant sinon plus qu'avant », son pouvoir et son influence sont « comme avant ». Son obédience aux Turcs n'est qu'apparente, son alliance avec les Kel-Ahaggar qui ont massacré Flatters n'est que contrainte. Il aurait protégé les pères blancs assassinés s'ils n'avaient pas fait comme Alexina Tinne la faute de s'adresser à un autre qu'à lui. Il est prêt à faire cause commune avec nous contre les Kel-Ahaggar. De plus, cette Tijâniyya à laquelle appartenait son ami 'Othman et dont lui-même a été fait membre est toujours « maître en Azdjer » comme elle l'était à l'époque de son voyage ; même si, on va le voir, il la dira bientôt inféodée aux Senoussistes, cela signifie au moins que quelque chose du passé s'est conservée. Enfin les frontières du pays azdjer « sont restées les mêmes qu'autrefois » malgré la longue guerre avec le Hoggar. Son informateur lui a-t-il réellement dit tout cela ? Et s'il l'a dit, le pensait-il vraiment ? N'a-t-il pas plutôt été au-devant des questions anxieuses d'un enquêteur dont il devinait la pensée ? Quoi qu'il en soit, on sent bien que le souci de Duveyrier est avant tout de s'assurer que les Touaregs qu'il a connus n'ont, dans le fond, pas changé. Comme tous les changements sont à ses yeux le fait de la Sanûsiyya, cela revient à s'assurer qu'ils sont restés immuns à son action. Toutes ses questions reviennent à dire : les Untels, que j'ai connus, sont-ils encore les mêmes, ou sont-ils senoussistes ? C'est la seule alternative.

On voit dès lors comment il faut nuancer l'hypothèse de Jean-Louis Triaud que j'ai exposée au début du chapitre 5. Je suis d'accord avec lui pour penser que le désir de se mettre hors de cause a contribué à l'entretenir dans l'obsession d'une Sanûsiyya qu'il chargeait des maux dont certains l'accusaient, mais tout ce que Duveyrier a écrit dès après la mort de mademoiselle Tinne montre qu'il s'est *d'abord* soucié de disculper ses amis Kel-Azdjer. C'est pour cela qu'en 1869 il inculpait les Arabes dans les lettres publiées par le *Courrier de l'Algérie* ; pour cela encore qu'il insinuait dans ses conférences de juillet et août 1874 que les Imanghasâten avaient trempé dans l'assassinat de Dournaux-Dupéré ; pour cela enfin qu'il accusait les Kel-Ahaggar et les Oulâd Sîdi Cheikh dans ses lettres à Bernard et à Foureau. Mais ces coupables à chaque fois nouveaux et dont le seul point commun était leurs mauvaises relations avec Ikhenoukhen, il fallait bien leur trouver un inspirateur, forcément ubiquitaire puisque eux-mêmes étaient dispersés à travers tout le Sahara central, forcément occulte puisque les témoignages disponibles ne le mettaient pas directement en évidence. Pour ce rôle, le seul candidat possible était la Sanûsiyya, contre laquelle il était prévenu depuis 1861, vers laquelle il a commencé à tourner des regards soupçonneux en 1869 et dont il s'est préoccupé de plus en plus à mesure que les années

<sup>25</sup> Il s'agit des pères Richard, Pouplard et Morat, assassinés près de Ghadamès en 1881.

<sup>26</sup> Wolff 1899 : 500.



passaient. En 1883, quand ce long cheminement intérieur touche presque à son terme, il croit partout discerner les signes innombrables de son influence, dans les regards qui se dérobent, dans les réponses qu'il juge évasives, dans les silences qu'on oppose à sa hâte. Et ces preuves accumulées de l'omniprésence d'un coupable invisible et sournois sont autant de preuves de l'innocence de ses hôtes de 1861. Échappant sans doute à la pleine lumière de sa conscience, le raisonnement implicite qu'on sent ici à l'œuvre n'a cessé d'inspirer sa longue quête : « Puisque les assassins de Mlle Tinne, de Dournaux-Dupéré ou des compagnons de Flatters ont agi sous l'inspiration d'une franc-maçonnerie insaisissable et cosmopolite, alors mes hôtes de 1860 et 1861 ne sont pas plus coupables que moi, et les jours que j'ai vécus parmi eux étaient bien des jours d'innocence dont je n'ai pas à renier le souvenir. »

### *Félicie. Suite et fin*

Mais le passé s'abolissait. La lettre à Wolff du 12 novembre 1883 se poursuit ainsi<sup>27</sup> :

À mon retour de Tripoli de Barbarie, j'ai trouvé une vieille amie, à qui je dois certainement d'avoir recouvré la santé au retour de mon voyage de 1859-1861, et qui me prodiguait des soins et son affection depuis 27 ans, j'ai trouvé cette bonne amie très malade. Hélas ! c'était le commencement de la fin. J'ai eu la profonde douleur de la perdre quelque temps après mon retour et aujourd'hui encore je ne me suis pas remis du coup qui m'a frappé dans ma plus chère et ma plus regrettable affection.

Le 19 août 1883, il avait écrit à Maunoir<sup>28</sup> :

Mon cher ami,

Vous l'êtes aujourd'hui comme il y a un an et plus. Vous me plaindrez donc, et vous aurez peut-être bien aussi un souvenir de regret affectueux pour ma bonne amie Madame Guillaume, que j'ai perdue.

Elle a recommandé de la façon la plus absolue qu'aucune lettre d'invitation ne fût adressée pour le jour de ses obsèques. Nous avons obéi, bien qu'il nous en coûtât.

Nous l'avons conduite en famille à sa dernière demeure, à Marly le Roi, hier.

Inutile de vous dire, n'est-ce pas, que pendant sa dernière maladie, et depuis, je n'ai pas pu écrire une ligne de mes travaux ni leur accorder même une pensée. Il en sera encore ainsi pendant quelques jours, car je suis brisé physiquement et moralement surtout. Sans compter qu'il y a des opérations matérielles navrantes, auxquelles il faut que j'assiste, et qui vont ajouter à ma fatigue et à mon chagrin. Je vous parle ainsi, afin que vous ne me pressiez pas de reprendre ma besogne. – je m'y mettrai avec rage et bonheur, dès que je le pourrai, parce que c'est là, comme dans l'affection d'un ami comme vous, que j'espère trouver quelque chose ressemblant à la consolation, un soulagement en un mot.

Vous connaissez assez je crois mon affection pour Madame Guillaume pour vous rendre compte de ce que je souffre, et vous me serrerez la main plus fort quand nous nous verrons. N'est-ce pas que je puis compter sur votre affection ?

Ne venez pas me voir encore. C'est moi qui vous ferai la première visite, et bientôt, soyez-en sûr. J'ai en ce moment toute la famille Guillaume chez moi. Puis je vais être seul.

---

<sup>27</sup> Wolff 1899 : 499-500.

<sup>28</sup> Fonds Lander.

Au revoir, mon cher ami. Encore une prière ! N'essayez jamais de me consoler en me disant que j'ai tort d'avoir aimé Madame Guillaume comme je l'ai aimée, et de la regretter comme je la regrette.

À vous de tout mon cœur  
Henri Duveyrier.

Au deuil s'ajouta la calomnie. Je n'en ai pas fini, en effet, avec les documents contenus dans l'enveloppe déjà mentionnée du fonds Martin de Clausonne<sup>29</sup>. Allant finalement très au-delà de ce qu'elle envisageait dans sa note du 24 octobre 1866, Félicie avait fait de Duveyrier son légataire universel et n'avait laissé à ses deux fils que ce que la loi leur garantissait. Bien qu'elle l'eût adjuré d'accepter ces dispositions, il ne put s'y résoudre. Il décida donc, sur les 4/6 qu'elle lui avait réservés, d'en céder 1/6 à chacun des fils Guillaume, le 1/3 qu'il conservait étant surtout destiné à assurer l'éducation des petits-enfants de Félicie. C'était généreux, mais la brouille avec les fils Guillaume ne put être évitée, et la bonne société jasa. L'enveloppe contient le brouillon d'une lettre que Duveyrier adressait le 24 novembre 1885 à la baronne Davillier, et que je reproduis avec ses ratures et ses surcharges<sup>30</sup> :

... quand pendant vingt-six ans on a donné ~~son~~ toute son affection ~~à une personne~~<sup>une amie</sup>, une bonne amie, qu'on lui a prodigué ~~son~~ un dévouement parfait, ~~qu'on a bravé en payant~~<sup>ela luttant</sup> dans des circonstances qui ont été souvent <sup>très</sup> dures, qu'on a sacrifié pour elle les affections de sa <sup>propre</sup> famille et celles des meilleurs amis de sa famille contre lesquels il a fallu lutter ; quand on n'a jamais fait de son amitié pour cette amie une spéculation ; quand, cette amie étant morte et vous laissant le maître absolu de sa fortune ~~par~~ en vertu de quatre ou cinq testaments rédigés à des dates différentes, et identiques ~~par~~<sup>dans</sup> leur teneur, ~~que~~ de son plein gré, et après avoir été envoyé en possession, on a consenti à partager le modeste héritage par parts égales avec les deux fils naturels, et en tenant malgré cette générosité à conserver <sup>pour soi seul,</sup> ~~la charge~~<sup>les charges</sup> qu'on s'~~éta~~<sup>est</sup> avait verbalement acceptées, on a ~~le~~ droit à l'estime de tout le monde ; et d'abord à ~~elle~~<sup>l'estime</sup> de ses amis, qui doivent connaître votre caractère mieux ~~que les simples~~ que les étrangers. Je vous considérais le 6 septembre comme ma meilleure ~~et plus sûre~~ et la plus sûre amie <sup>(Madame Guillaume me l'a bien souvent affirmé)</sup>

~~J'arriv~~ Je viens sur votre invitation dîner chez vous <sup>et plusieurs de vos neveux et nièces</sup>, et à peine ~~sorti~~ entré dans votre salon, vous me ~~posez~~ placez sur la sellette et avec un accent d'autorité, comme si vous vous adressiez à un coupable, vous m'interrogez sur la cause de ma rupture avec les Guillaume, en faisant des allusions à la conduite de ~~ceux~~<sup>qui dans des circonstances analogues après la mort de votre mari</sup> ont été vos rivaux, <sup>bien plus</sup> vos ennemis acharnés et avec lesquels vous me comparez.

Remarquons d'abord que sa « bonne amie » a d'abord été « une personne », puis « une amie ». On se rappelle que Félicie aussi avait raturé le mot « enfant » dans la lettre citée au chapitre 5 : l'un et l'autre ont bien du mal à mettre un mot sur ce qui les unit. Mais les ratures ne s'arrêtent pas là. L'épistolier cherche les mots les plus à même de le défendre, de dire son dévouement, son désintéressement, son abnégation. Car on lui reproche peu ou prou d'avoir circonvenu Félicie pour s'emparer de son héritage. Tout cela rappelle un peu les lettres, très raturées elles aussi, où il défendait les Touaregs contre l'accusation d'avoir assassiné Alexina Tinne. La baronne Davillier a sans doute admis sa bonne foi, car nous le voyons en villégiature le 24 mai 1889 dans la résidence qu'elle possédait au Plessis-Bouchard<sup>31</sup>. Mais il n'en fut pas de même pour Auguste Guillaume,

<sup>29</sup> Voir chapitre 5.

<sup>30</sup> La baronne Davillier était la veuve de Charles Davillier (1823-1883), voyageur et collectionneur.

<sup>31</sup> Lettre à Maunoir du 24 mai 1889 (fonds Lander).

dont je crois que les vitupérations calomniatrices le poursuivirent jusqu'à son dernier jour. C'est certainement à lui que Duveyrier pense le 24 décembre 1884 quand il parle à Maunoir des préoccupations que lui donne « [s]on plus vieil ami, devenu [s]on ennemi le plus implacable<sup>32</sup> ». Ou encore quand il lui écrit le 11 septembre 1885 : « Il a commencé à pleuvoir, mais il fait lourd et j'ai un peu de fièvre. Je crois que cet état du corps tient plutôt aux chevauchées de l'esprit. Je ne puis digérer certaines infamies. Quoique la dose soit bien forte, il faudra pourtant que l'oublie. Ou bien il faudra que je fasse reseller un étalon arabe pour chercher des fatigues qui me font le plus grand bien à l'esprit<sup>33</sup>. »

Ainsi se ferma pour Duveyrier une page qui s'était ouverte vingt-sept ans plus tôt. Elle était morte, cette femme qui l'avait aimé comme un ~~enfant~~, que lui peut-être avait aimée comme la mère disparue, qui l'avait soigné à son retour d'Afrique comme on soigne un enfant malade, qui pour lui avait déshérité ses propres fils, et dont il s'était fait par la suite le garde-malade comme on peut l'être pour une vieille mère, tout prenait fin tandis qu'à nouveau il revenait d'Afrique. Si beaucoup de choses restent obscures dans cette longue relation, il est clair du moins qu'il nous faut réviser ce que quelques auteurs coloniaux ont pu en dire. En 1938, Pottier avait risqué ces notations où le prudent se mêlait au hasardé<sup>34</sup> : « L'objet de ses ardeurs juvéniles était une femme plus âgée que lui et qui avait un fils [deux en fait], elle tenait de très près [la formule est prudemment vague] au P. Enfantin qui dut mettre opposition à un projet de mariage. » Ce qu'en disait Henri-Paul Eydoux la même année était largement controvérsé<sup>35</sup> : « On ne lui connut qu'un amour dans sa vie, celui de Félicie, la fille d'Enfantin, morte jeune, et dont le souvenir le hanta toute sa vie [En réalité, Félicie est morte âgée et malade, et Duveyrier ne lui a survécu que neuf ans]. » Huit ans plus tard, peut-être influencé par Eydoux, Pottier échafaudait à son tour tout un mélodrame<sup>36</sup> :

Duveyrier n'a que deux amours au cœur : celui de la science et celui d'une femme : Félicie, la fille d'Enfantin. La science lui donnera quelques vagues consolations ; venant de Félicie, il n'éprouvera guère que de la peine. Son rêve était de l'épouser après avoir conquis la gloire, il ne le put. Pourquoi ? Peut-être parce que cette fiancée était plus âgée que lui, peut-être parce qu'il s'était fâché avec son père ? Cependant, Félicie l'aimait, et, lorsqu'elle mourut, en 1883, Henri demeura inconsolable.

Comme ces auteurs ne citent jamais leurs sources, je ne sais pas sur quoi ils fondent leurs affirmations successives ni pourquoi Pottier, réservé en 1938, est devenu si disert en 1946. Je le soupçonne d'avoir deviné ce qu'il en était et d'avoir été trop prude pour le dire. En tout cas, le portrait de Duveyrier en amoureux contrarié qu'ils nous ont tous deux livré ne correspond que partiellement à la réalité. Celle-ci aura été ambiguë, à l'image de cette nuit de mai 1859 dont le souvenir « infiniment douloureux et doux en même temps » lui fut un viatique dans un voyage où il ne succomba pas mais où sa raison faillit sombrer. Si Duveyrier a sans doute éprouvé de la peine à cause de Félicie, ce n'est pas pour avoir été séparé d'elle mais peut-être justement pour ne pas s'être séparé d'elle.

---

<sup>32</sup> Fonds Lander.

<sup>33</sup> Fonds Lander.

<sup>34</sup> Pottier 1938 : 204.

<sup>35</sup> Eydoux 1938 : 80.

<sup>36</sup> Pottier 1946 : 43.

## *Le pamphlet de 1884*

Au deuxième trimestre de 1884, la brochure à laquelle il travaillait depuis 1869 parut enfin, sous la forme d'un long article dans le *Bulletin de la Société de Géographie*. Le 23 octobre 1883, il avait envoyé à Maunoir la fin du manuscrit<sup>37</sup>. Si l'on se rappelle que le deuil qui venait de le frapper l'avait rendu pour un temps incapable de travailler, ces dates laissent penser que la rédaction était pratiquement achevée dès avant le voyage à Tripoli. Jean-Louis Triaud a longuement commenté ce texte<sup>38</sup>, sans pouvoir cacher sa consternation tant l'égaré de Duveyrier y est manifeste. À en croire son auteur, la confrérie étendrait son influence sur toute l'Afrique septentrionale – de la Méditerranée au Soudan et du Maroc à la Somalie – et en Asie pousserait des pointes jusqu'à Mossoul au nord et La Mekke au sud ; les 121 zaouïas dont la liste est fournie en annexe ne seraient encore qu'une partie de ceux qu'elle possède ; des confréries autrefois ses rivales seraient maintenant infiltrées par ses agents ; des potentats comme le sultan du Wadaï se seraient faits en secret ses humbles serviteurs ; le nombre de ses membres atteindrait deux ou trois millions... Duveyrier ne fait là que donner une allure académique et un tour plus systématique à l'espèce d'hallucination qui s'est emparée de son esprit. Et ce depuis déjà quelques années, si l'on en croit cette lettre à Maunoir du 25 août 1882<sup>39</sup> :

Vous souvenez-vous de la confrérie d'es-Senoûsi ? Vous m'accusiez presque d'avoir un grain de folie à son sujet. Elle montre aujourd'hui en Égypte, tout le sérieux des craintes que je n'ai cessé d'avoir sur son rôle présent et à venir. Nous n'avons qu'à faire bonne garde nous aussi en Algérie. La traînée de poudre va de la Cyrénaïque en Algérie, et de la Cyrénaïque en Égypte et en Arabie ; pourvu qu'une étincelle ne tombe pas sur la partie ouest de cette traînée.

Il n'avait pu parvenir à ces terrifiantes conclusions qu'en cédant au travers qu'il reprochait autrefois au général Daumas : se fier à des témoignages de deuxième ou troisième main, à des racontars sahariens, à des rumeurs invérifiables. Sa bibliographie est certes abondante et variée, les témoins qu'il cite sont nombreux et parfois estimables ; mais il donne le même poids à des sources peut-être fiables et à des autorités aussi peu sûres que ces exaltés de Féraud et Ricard<sup>40</sup>. Dans la liste de ses « bienveillants informateurs », on rencontre même, juste avant l'énumération de tous ses correspondants depuis 1869, cette mention qui laisse songeur : « M. O. Mac Carthy, le géographe de l'Algérie, actuellement conservateur de la bibliothèque musée d'Alger, Conversations sur la route d'Alger à Laghoûat, 1857<sup>41</sup>. » De bien vieux souvenirs auront été mis à contribution...

Dans *Les Touareg du Nord*, on se souvient qu'il lui était arrivé, à lui ou à Warnier, de généraliser un peu vite à partir de constatations isolées. L'extrapolation restait cependant dans les limites de ce que favorise l'écriture de ce genre d'ouvrage : elle ne revenait jamais qu'à étendre aux femmes Kel-Azdjer en général ce qu'il avait observé chez les dames de Ghadamès. Ici, des conclusions déduites d'observations hâtivement glanées çà et là dans le désert sont censées valoir pour une région qui s'étend de l'Atlantique jusqu'au-delà de l'Euphrate. L'écart entre la ténuité des indices invoqués et la généralité de ses conclusions atteint çà et là de curieuses proportions : « Pour la Senoûsiya, écrit-il juste

---

<sup>37</sup> Fonds Lander.

<sup>38</sup> Triaud 1995, I : 331 *sqq.*

<sup>39</sup> Fonds Lander.

<sup>40</sup> Triaud 1995, I : 318 *sqq.*

<sup>41</sup> Duveyrier 1884 : 225.

après avoir incidemment évoqué la secte médiévale des Assassins, tous les moyens et tous les auxiliaires sont bons quand ils veulent arriver à leurs fins ; on a même vu ces puritains rigoristes ne pas dédaigner de recourir à l'art et aux séductions de courtisanes, chargées par eux de missions politiques là où d'autres émissaires avaient déjà échoué<sup>42</sup>. » Je crains que l'unique source de cette affirmation ne soit ces quelques lignes notées à Tripoli dans son carnet de voyage<sup>43</sup> :

Tripoli, 11 juin 1883

Il y a environ 4 mois, donc au commencement de février, ou à peu près, une femme de mauvaise vie, Fatma Terabolsîya, qui boit, qui a été la maîtresse de Stecker, et qui, dans ce rôle, a été quand elle était encore mariée et mère de trois enfants, la cause d'un grand scandale dans la Menchiya, le mari ayant alors menacé la vie de Stecker, a joué un nouveau et bien singulier rôle.

Il y a donc 4 mois Sidi Hamza<sup>44</sup> lui confia une mission toute particulière. Elle partit pour Sefâgès [ville sur la côte en Tunisie] et, à peine débarquée, elle s'arrangea de manière à devenir la maîtresse en titre du chef du bureau arabe français. C'était un coup monté d'accord entre Hamza et le pacha. Le lendemain elle avait réussi à ses fins, et elle mena par le bout du nez son amant pendant quatre mois.

Elle rentre aujourd'hui même à Tripoli et, sur le registre du bord, on lit à côté de son nom celui de Mançoûr Senoûsi !!!

Du journal à la brochure, une femme infidèle s'est transformée en courtisane, un voisinage de noms sur un registre en indice de connivence, un épisode de vaudeville en mission secrète, et le tout s'assombrit encore d'être précédé par la lugubre évocation d'une secte homicide.

L'ouvrage prend parfois l'allure d'un roman fantastique, comme lorsqu'il évoque la zaouïa métropolitaine de Jerhboûb, oasis reculée dont aucun Européen n'a jamais approché<sup>45</sup> :

Ce couvent<sup>46</sup> renferme des écuries bien montées, et un arsenal contenant avec des quantités de fusils et des approvisionnements en poudre, *quinze canons* achetés à Alexandrie. Il a, dans ses dépendances, des ateliers spécialement destinés à l'entretien et à la réparation des armes, et paraîtrait-il aussi à la fabrication de la poudre. Et puis les maîtres de Jerhboûb, n'ont-ils pas, à 240 kilomètres à vol d'oiseau dans le nord, le meilleur port de la côte septentrionale de l'Afrique, le port de Tobrouq, assez délaissé par le commerce légitime, mais où les navires de nations européennes font la contrebande de guerre entièrement au profit de la confrérie ?

La dernière phrase n'est probablement rien d'autre que la version magnifiée d'un propos de table tenu devant lui à Tripoli, et dont il a fait part à Maunoir dans sa lettre déjà citée du 4 juin 1883 : « À table, ce matin, on a appris à Mr Féraud, devant Mr Ricard, vice-consul à Ben-Ghâzi, et moi, que des européens (italiens et autres) débarquaient des

---

<sup>42</sup> Duveyrier 1884 : 153.

<sup>43</sup> AN, 47 AP 11, dossier 3.

<sup>44</sup> Personnage que Duveyrier croit être l'agent de la Sanûsiyya auprès du pacha de Tripoli, à tort puisque, pour Jean-Louis Triaud (Triaud 1995, 1 : 323), l'homme était un membre de la Madaniyya. Ce Sîdi Hamza n'est pas le maître de la confédération des Oulâd Sîdi Cheïkh qui avait donné à Duveyrier une lettre de recommandation pour les notables d'El-Goléa, lequel était mort en 1861.

<sup>45</sup> Duveyrier 1884 : 163.

<sup>46</sup> Duveyrier utilise (un peu abusivement) ce mot comme un équivalent de « zaouïa ».

quantités de poudre dans l'oasis d'El-Menchîya à très peu de kilomètres d'ici. Cela se fait en cachette, comme contrebande, et les Turcs ferment les yeux<sup>47</sup>. »

Et comme la retraite de Jerhboûb n'est pas assez sûre, le maître de l'ordre a pris ses dispositions pour pouvoir s'enfoncer vers des refuges plus inaccessibles encore<sup>48</sup> :

Ce sont là certes ! des gages de sécurité. Sîdi Mohammed El-Mahedi ne s'endort pourtant pas dans une aveugle confiance. Il redoute, comme une éventualité lointaine, sans doute, mais possible, qu'un jour ou l'autre une puissance chrétienne ne vienne lui demander compte de la guerre occulte qu'il lui a faite, du sang qu'il lui a fait verser, ou bien, peut-être appréhende-t-il un revirement plus accentué dans les vues naguère très bienveillantes pour lui du sultan actuel ? Quoi qu'il en soit, depuis plusieurs années déjà, des mesures sont prises pour le cas où Sîdi Mohammed El-Mahedi se verrait forcé de chercher précipitamment refuge dans les contrées de l'intérieur, l'oasis de Koufara ou le Wâdâï, et y transporter ses trésors. À la zaouïya d'Aziât, dont la position exacte, en Cyrénaïque, est encore inconnue, on entretient en permanence cinq cent chameaux de bât, avec leurs harnais et leurs outres, en bon état, et un nombre correspondant de convoyeurs nègres, qui sont prêts à se mettre en route, sur un signe, pour n'importe quel très long voyage.

Un chef poursuivi par la crainte du châtement mérité, des arsenaux au fond du désert, des contrebandiers cupides qui pactisent en secret avec l'ennemi, des trésors enfouis dans une oasis inconnue, des esclaves disciplinés prêts à les convoier à travers les solitudes sahariennes... On pense, bien sûr, à Jules Verne, et pour cause : le romancier a repris presque textuellement certains de ces passages dans son *Mathias Sandorf* publié l'année suivante<sup>49</sup> ; on pense aussi au Pierre Benoît de *L'Atlantide*, lui aussi grand lecteur de Duveyrier ; et peut-être encore, plus récents, à ces arsenaux souterrains et labyrinthiques qu'Al-Qaïda était supposée avoir creusés dans les montagnes afghanes, et dont les « spécialistes » autoproclamés du terrorisme nous brandissaient même les plans, avant que les soldats américains ne découvrent au bout du compte, dans quelques abris sous roche, deux ou trois caisses éventrées. Les fantômes dont l'Occident peuple ses cauchemars ont tous un air de famille.

Autre trait qui prend sous sa plume des dimensions fantastiques, le grand maître transmet ses ordres par des truchements invisibles au profane et pour lesquels l'immensité du désert n'est pas un obstacle<sup>50</sup> :

Le grand-maître correspond avec les supérieurs de tous les couvents, et avec les missionnaires ou partisans de qualité, par l'entremise de courriers spéciaux, qui transportent les lettres jusqu'à la destination. Les missives sont toujours soigneusement cachées par celui à qui on les a confiées ; généralement on les coud dans la doublure du vêtement, et il paraîtrait que la manière seule dont elles sont pliées indique, à première vue, au destinataire, si elles font partie de la correspondance officielle de la confrérie. Cette correspondance écrite et, dans les cas tout à fait confidentiels, les messages verbaux, transmis par un homme de confiance, ont été et sont toujours un des principaux ressorts de la confrérie. – Elle est arrivée à une perfection telle dans le service de ses renseignements, qu'en 1878 et 1881 elle informait son moqaddem de Tripoli des soulèvements de la population de l'Aourâs et des Oulâd Sîdi Ech-Cheïkh avant que ses événements n'aient commencé à se dessiner en Algérie.

---

<sup>47</sup> Fonds Lander.

<sup>48</sup> Duveyrier 1884 : 164.

<sup>49</sup> Triaud 1995, I : 334. Voir aussi Pandolfi 2004..

<sup>50</sup> Duveyrier 1884 : 155.

La confrérie a, du reste, poussé très loin la culture du mystère<sup>51</sup> :

Conscients de la force que leur prêterait le mystère, les Senoûsiya se sont efforcés de maintenir leur association à l'état de société secrète ; d'une part, ils ont soigneusement évité tout signe extérieur de ralliement qui pût les trahir à première vue, c'est pourquoi le chapelet sur lequel ils récitent leurs oraisons ne diffère en rien de celui de la confrérie de Moûleï Tayyeb [où le fondateur de l'ordre avait fait son apprentissage] ; d'autre part, ils ne communiquent qu'à leurs seuls affiliés les formules de la prière supplémentaire que ceux-ci doivent réciter après la prière réglementaire du matin. Il a fallu qu'un européen ami, qui a grandi au milieu des musulmans, desquels il a su se faire apprécier et aimer, M. Eugène Ricard, vice-consul de France à Ben-Ghâzi, usât d'une supercherie de très bonne guerre pour obtenir et m'envoyer le texte de cette prière que les Senoûsiya tiennent secret avec un soin jaloux.

Admettons que le renseignement fourni par Ricard soit fiable. Mais si les membres de la confrérie sont à ce point portés à la discrétion, comment savoir qui en est et qui n'en est pas ? Déjà sur la route de Tripoli, il interprétait des signes infimes, il faisait parler les réticences et les silences. C'est maintenant l'invisibilité même des indices qui est retenue à charge : la confrérie est invisible, mais c'est la preuve qu'elle est omniprésente puisqu'elle a organisé son invisibilité. Étrange raisonnement pour lequel l'absence de preuve vaut preuve. On le voit encore à l'œuvre lorsqu'il mentionne tel supérieur de zaouïa, qui agit, « lui, pourtant un des premiers senoûsiens et des confidents du fondateur de l'école dans la phase la plus brûlante de l'œuvre, comme s'il était tolérant<sup>52</sup> ». La tolérance est le masque de l'intolérance... On pense au Rousseau des dernières années, si persuadé d'être l'objet d'une malveillance universelle que les témoignages de bienveillance qu'il recevait à l'occasion étaient à ses yeux un signe de plus de la perversité d'ennemis tapis dans l'ombre, dont le plus grand soin était « que tout ne fût pour [lui] que fausse et trompeuse apparence<sup>53</sup> ».

À propos des Touaregs eux-mêmes, il est bien plus pessimiste que dans les notes éparses que nous avons parcourues jusqu'ici puisque la confédération des Azdjer, « indifférente à la nouvelle doctrine religieuse et politique, en 1860 et 1861 », lui « paraît s'y être ralliée depuis, dans une certaine mesure<sup>54</sup> ». Atténué ici par les locutions que j'ai soulignées, le constat est moins nuancé dans cet autre passage<sup>55</sup> :

Nous soupçonnons aussi, et non sans motifs, que l'action des moqaddem de la confrérie sur les Oulâd Sîdi Ech-Cheikh<sup>56</sup>, sur les Azdjer et les tribus arabes du Fezzân occidental, Oulâd Boû Seïf et Hasaoûna, a eu, entre autres résultats déplorable : le massacre de Mlle Alexine Tinné et de ses compagnons, dans l'Ouâdî Aberdjoûch (1869) ; le massacre de Dournaux-Dupéré et de Joubert, près du puits d'In-Azhâr (1874) ; le massacre des pères Paulmier, Bouchard et Ménoret, de la mission de Methlîli, au-delà d'In-Çâlah (1876), et le massacre des pères Richard, Morat et Pouplard, de la mission de Ghadâmès, dans le nord du pays d'Azdjer (1881).

Il a même été plus solennel quelques pages plus haut<sup>57</sup> :

---

<sup>51</sup> Duveyrier 1884 : 151.

<sup>52</sup> Duveyrier 1884 : 173.

<sup>53</sup> Rousseau 1959b : 1051.

<sup>54</sup> Duveyrier 1884 : 182-183. Mes italiques.

<sup>55</sup> Duveyrier 1884 : 183.

<sup>56</sup> Dans *Les Touareg du Nord*, il orthographiait : Oulâd Sîdi Cheikh.

<sup>57</sup> Duveyrier 1884 : 156-157.

C'est donc publier une vérité que, seuls parmi les intéressés nous resterions à ignorer, que d'affirmer que la confrérie de Sîdi Mohammed Ben 'Alî Es-Senoûsi est l'ennemie, irréconciliable et réellement dangereuse, de la domination française dans le nord de l'Afrique, aussi bien en Algérie, qu'en Tunisie et au Sénégal, et de tous les projets tendant, soit à étendre notre influence ou notre commerce dans l'intérieur de l'Afrique, soit même simplement à augmenter la somme de nos connaissances sur ce continent au nord de l'équateur. À ce dernier point de vue, qui touche de si près aux études géographiques, on est aujourd'hui autorisé à chercher la main de la confrérie dans les drames sanglants où ont perdu la vie de méritants explorateurs qui nous sont chers à des titres divers. Et d'abord, parmi les français : Dournaux-Dupéré, sur le chemin de Ghadâmès à Rhât, en 1874 ; le colonel Flatters, les capitaines Masson et Dianoux, le Dr Guiard, les ingénieurs Béringer et Roche<sup>58</sup>, sur la route algérienne de Warglâ aux États Haoussa, en 1881 [...] Parmi les étrangers [...] mademoiselle Tinne, dans l'Ouâdi Aberdjoûch, en 1869...

Là, les truchements toujours changeants par lesquels s'exerce l'influence senoussiste ne sont même pas nommés. Les Sahariens qu'il connaît si bien ne sont plus pour lui qu'une masse anonyme et obéissante que la confrérie manipule à sa guise. Le temps n'est plus où il adjurait ses correspondants de ne pas confondre les Touaregs avec les Arabes, les Imanghasâten avec les Orâghen, les Kel-Azdjer avec les Kel-Ahaggar ou les Oulâd Sîdi Cheikh. C'est d'ailleurs à propos des Oulâd Sîdi Cheikh qu'Ikhenoukhen fait son unique apparition de tout le texte, dans l'anecdote que Duveyrier a déjà rapportée au capitaine Bernard en décembre 1881<sup>59</sup> :

Un jour que nous allions, suivant notre coutume, nous accroupir dans le cercle de notre protecteur Ikhenoukhen [...], celui-ci, nous désignant un étranger, vêtu à l'arabe, et le visage soigneusement caché sous les plis de son hâik, nous dit : « Regarde-bien cet homme ! Le connais-tu ? Non. Eh ! bien c'est ton ami Hamza [Si Hamza, alors chef des Oulâd Sîdi Cheikh] qui l'a envoyé ici pour m'engager à te tuer, ou pour qu'il te tue lui-même si je refusais de le faire ! »

En 1860 au moins, le vieux chef avait donc refusé d'obtempérer aux instructions d'une confédération maraboutique devenue par la suite un relais de la Sanûsiyya. Et c'est certainement à cause de lui que Duveyrier croit pouvoir tempérer son propos de quelques locutions concessives. En tout cas, Ikhenoukhen apparaît sous un jour favorable, ce qui contraste avec le traitement réservé au chef des Kel-Ahaggar<sup>60</sup> :

Quant aux autres tribus du Âhaggar, par la trahison de leur chef Ahîtârhen et la destruction de la mission du colonel Flatters, en 1881, elles ont indirectement mais cruellement donné la preuve palpable de leur soumission à la confrérie. Une lettre de Ahîtârhen, adressée au préfet turc de Ghadâmès, et dont, avec un laisser-aller tout oriental, l'ex-gouverneur de Tripoli donna communication au consul général de France, M. Charles Féraud, montre que le chef des Ahaggâr sentait qu'il avait agi dans les vues du sultan, élève, ne l'oublions pas, du cheikh Mohammed Ben-Dhâfer, c'est-à-dire, de l'agent de la politique senoussienne à Constantinople. On est tout naturellement amené à rapprocher la conduite d'Ahîtârhen de faits, uniques dans leur genre, étant donné la majesté de la Sublime-Porte et les usages de la chancellerie ottomane, de ces missions confidentielles envoyées par le sultan, en 1881 aussi, aux chefs des Derkâwa et des Senoussiya.

Toujours la même intempérance déductive. La lettre d'Ahitaghel qu'il mentionne est évidemment celle dont on a vu au chapitre précédent qu'elle prouvait surtout que le

---

<sup>58</sup> Il s'agit des compagnons français de Flatters.

<sup>59</sup> Duveyrier 1884 : 176.

<sup>60</sup> Duveyrier 1884 : 182.



chef touareg veillait à s'assurer l'appui ottoman en cas de réaction française. De plus, suffit-il que l'envoi d'un messenger soit contemporain de l'affaire Flatters pour que l'une et l'autre chose aient un lien ?

Autre marque d'un pessimisme qui s'est généralisé, plus aucune confrérie ne trouve désormais grâce à ses yeux. C'est d'abord, on l'a vu, le cas des Oulâd Sîdi Cheikh, mais sa méfiance à leur endroit est ancienne. Plus grave encore, la Tijâniyya, dont lui-même est membre et qui dans *Les Touareg du Nord* était le parangon de la confrérie tolérante et ouverte, subirait, « paraîtrait-il<sup>61</sup> », l'influence de la Sanûsiyya – opinion dont nous verrons tout de même qu'il l'abandonnera par la suite. Et, pire encore, la famille des Bakkây ne serait pas épargnée<sup>62</sup> :

... au sud des Ahaggâr la confédération des Aouélimmiden<sup>63</sup>, qui chevauche sur le Dhiôli-Ba, ou Niger, et qui était jadis sous la tutelle pondérante des bons, humains, savants et intelligents marabouts, membres de la famille des Oulâd Sîdi Mohammed El-Kounti, apparentée avec la dynastie impériale du Maroc et attachée à la règle de Sîdi 'Abd El-Qâder El-Ghîlâni, les Aouélimmiden, disons-nous, sont fortement attaqués par le senoûsisme. C'est qu'aussi leurs maîtres spirituels, sur qui la civilisation avait pu fonder tant d'espérances fléchiraient... Timbouktou, la ville célèbre par son commerce, à laquelle les éloquents leçons de science, de tolérance et d'humanité du cheikh Sîdi Ahmed El-Bakkâi<sup>64</sup>, chef de la famille des Oulâd Sîdi Mohammed El-Kounti, avaient donné, il y a trente ans, une nouvelle célébrité dans la moitié de l'Afrique musulmane, Timbouktou a maintenant un couvent senoûsien !

Ce soudain afflux de termes laudateurs (bons, humains, savants, intelligents, science, tolérance, humanité) tranche avec tout le reste de l'ouvrage. Comme dans le carnet de route du voyage à Tripoli, le passé regretté s'oppose au présent honni et vient sourdre dans les fractures du texte. Car Duveyrier pense ici à ce Sîdi Mohammed el-Bakkây qu'il tient depuis 1860 comme l'illustration parfaite de ce que peut être un islam tolérant. Seul le conditionnel de « fléchiraient » laisse transparaître l'espoir malgré tout qu'une trace du passé pourrait se prolonger dans le présent. Les concessions inspirées en sourdine par le souvenir d'Ikhenoukhen exprimaient le même espoir. Mais aujourd'hui Sîdi Mohammed el-Bakkây est mort, et Ikhenoukhen va bientôt mourir.

La brochure allait exercer une influence durable en dépit de toutes ses exagérations. C'est que, comme l'explique Jean-Louis Triaud au terme d'une analyse à la fois sévère et compatissante, elle donnait au lecteur le sentiment « qu'un mystère redoutable avait été enfin dévoilé sous ses yeux<sup>65</sup> ». En fait, Duveyrier lui-même partageait ce sentiment. Il était terrifié par le fantôme que son imagination malade avait suscité. Rappelons-nous ce qu'il écrivait à Maunoir depuis Tripoli et à Wolff après son retour : « Les Senouûsiya sont beaucoup plus redoutables que je ne les supposais », « ... je suis revenu épouvanté pour nous Français des progrès réalisés par le fanatisme musulman. » En mettant ses contemporains en garde, comme il s'en était imposé le devoir, il pensait faire œuvre utile et salutaire. « Il ne m'a pas été possible d'abrégier plus, écrivait-il à Maunoir le 23 octobre 1883 quand il lui envoyait la fin du manuscrit, et je crois avoir mis dans ce travail tout ce

---

<sup>61</sup> Duveyrier 1884 : 150

<sup>62</sup> Duveyrier 1884 : 183.

<sup>63</sup> Autre manière d'orthographier le nom d'une confédération touarègue qu'on a déjà rencontrée dans la lettre de Duveyrier à Ikhenoukhen citée au chapitre précédent..

<sup>64</sup> Dans *Les Touareg du Nord*, il orthographiait : Bakkây.

<sup>65</sup> Triaud 1995, I : 341.

qui est réellement utile<sup>66</sup>. » Une lettre à Maunoir du 23 décembre 1883 montre que, dans son souci d'alerter le public, il avait à cœur d'assurer à sa brochure la diffusion la plus large possible. Il y demande à son ami de lui en « faire tirer un tirage à part, à cent cinquante exemplaires, » et de lui fournir ces tirés-à-part « dès que les bons à tirer seront donnés ». C'est que, explique-t-il, « [la] question est d'actualité ; il y a des hommes, en France et en Afrique, auxquels mon travail servirait aujourd'hui ; à ce point de vue ce sera rendre service à notre action politique que de lui fournir une arme utile. [...] Attendre trois mois encore ce serait beaucoup, quand le mahedî du Soûdân menace l'Égypte, etc<sup>67</sup>... » Le 29 août 1882 déjà, alors que l'ouvrage n'était encore qu'en préparation, il avait écrit à Maunoir<sup>68</sup> : « Avez-vous une idée de qui publierait bien cette brochure, dont on pourrait donner au ministre des affaires étrangères une copie manuscrite avant la publication ? »

Et c'est plus le sentiment du devoir accompli que la vanité d'auteur qui lui fait encore écrire à Maunoir le 10 janvier 1885<sup>69</sup> :

La brochure sur le Senoûsisme était une arme à lente portée. Voici la copie d'un autographe reçu ce matin :

« Monsieur

J'ai lu avec grande attention votre savant et précieux travail sur les Senoussy : l'intérêt et l'opportunité de cette enquête n'ont jamais été mieux démontrés. J'aurais plaisir à m'entretenir avec vous de ce grave sujet.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Jules Ferry. »

Le 14 mars 1885, il était toujours dans son rôle de vigie quand il écrivait à Maunoir : « Si vous pensez que cela doit être utile dites, je vous prie, au colonel Vincent, que les journaux de Londres du 11 ou du 12 mars matin contiennent plusieurs télégrammes indiquant une alliance entre la confrérie de Sîdi Es-Senoûsi et le mahdî du Soûdân<sup>70</sup>. »

Jean-Louis Triaud remarque tout de même que quelques commentateurs sont restés sceptiques. En 1885, l'orientaliste F. Fagnan brocardait la brochure d'un cruel « M. Duveyrier voit des Snoûsi partout<sup>71</sup>. » Une réaction intéressante est celle de Rinn. Si, on s'en souvient, il avait comme Duveyrier tendance à voir l'action occulte de la Sanûsiyya derrière des agissements qui pouvaient s'expliquer plus simplement, cela ne le portait pas aux mêmes extrémités. Dans une brochure consacrée aux confréries qu'il publia lui aussi en 1884, ses propos rappellent un peu, en plus âpres, ce qu'Ismaÿl Urbain avait écrit à Duveyrier le 13 novembre 1869<sup>72</sup> :

Ce n'est ni le fanatisme, ni l'intolérance, ni même l'idée religieuse qui lance les Khouan<sup>73</sup> dans les hasards de l'insurrection ou dans le crime. Si on examine froidement les choses, on reconnaît toujours que les causes premières aussi bien que les buts visés, sont du domaine politique ou des passions humaines : un intérêt, une rivalité, une vengeance ou une colère. Les grands mots de Guerre Sainte et de zèle religieux sont bien mis en avant, ... mais ce ne sont que des mots sonores derrière lesquels les meneurs abritent leurs ambitions malsaines.

---

<sup>66</sup> Fonds Lander.

<sup>67</sup> Fonds Lander.

<sup>68</sup> Fonds Lander.

<sup>69</sup> Fonds Lander.

<sup>70</sup> Fonds Lander.

<sup>71</sup> Cité par Triaud (Triaud 1995, I : 342).

<sup>72</sup> Cité par Triaud 1995, I : 352.

<sup>73</sup> Mot arabe signifiant « frères », et désignant les membres d'une confrérie.

Et même s'il voyait dans la Sanûsiyya une confrérie hostile, il considérait qu'il ne fallait « pas s'exagérer ce danger »<sup>74</sup> :

Les Snoussya, en effet, ne sont ni des énergumènes ni des conspirateurs ; ils ne trament pas dans l'ombre de leurs zaouïas le renversement par la force d'États plus forts qu'eux. Ce sont des ennemis intelligents, préparant l'avenir en attendant tout « de Dieu » et d'une idée qu'ils croient juste et féconde en résultats.

Le 6 octobre 1899, Alfred Le Chatelier, un membre de la première mission Flatters à qui le Collège de France confierait en 1903 la chaire de « sociologie et sociographie musulmane », écrivait à Charles Maunoir<sup>75</sup> :

[Duveyrier] avait cru à l'organisation universelle et maçonnique des confréries musulmanes et les rattachait à un pôle du mal : les Senoussya, et à un pôle du bien : les Tidjanya – bien et mal s'entendant au sens politique.

De même qu'il voyait des Senoussya partout où nous avons des difficultés avec l'islam, il voyait des Tidjanya partout où nous avons de bons rapports avec eux.

La critique est mesurée et décrit bien l'état d'esprit de Duveyrier à l'époque du moins où il n'avait pas commencé à penser que même la Tijâniyya était sous la coupe de la Sanûsiyya.

Bien que ces critiques fussent restées très mineures et sans grand écho, Pottier s'en est offusqué et les a jugées calomniatrices<sup>76</sup> :

Hélas ! depuis Beaumarchais, la calomnie est toujours une arme aussi redoutable !... Nous avons apporté des preuves émanant d'hommes d'une science irrécusable, on continuera de répéter que Duveyrier a exagéré le rôle des confréries religieuses, et celle du senoussisme en particulier. C'est avec de semblables entêtements que l'on se fait les complices involontaires des assassins d'un Père de Foucauld et d'un docteur Vermale, victimes de cette confrérie.

Tenir Féraud pour un homme « d'une science irrécusable » (c'est à lui, entre autres, que Pottier fait ici allusion), ce n'est pas faire preuve de beaucoup de science. Ensuite, s'il est exact que la Sanûsiyya a fomenté en 1916 l'insurrection au cours de laquelle Foucauld et Vermale furent assassinés, elle avait alors profondément changé depuis les années 1880. Pottier, qui reproduit exactement les erreurs de Duveyrier, a lui aussi tendance à attribuer aux sourdes menées des confréries ce que le simple désir d'émancipation suffit amplement à expliquer : « Aujourd'hui, poursuit-il, l'esprit clairvoyant de l'explorateur et du savant s'inquiéterait encore. Dans les épisodes douloureux de ces temps derniers, dans ces mouvements de masse qui prétendent être une ascension politique de l'indigène, il montrerait les revendications religieuses d'une race qui ne veut être dominée par qui que ce soit<sup>77</sup>. » Plaisante formule ! Cette « race » dont le crime était de ne pas vouloir être dominée par qui ce fût avait tout simplement commencé, derrière Ferhat Abbas et Messali Hadj, à relever la tête. Et Pottier était d'autant moins fondé à incriminer une Sanûsiyya revenue depuis 1920 à sa discrétion première que les mouvements qui agitaient alors l'Algérie étaient plutôt hostiles aux confréries.

---

<sup>74</sup> Cité dans Triaud (Triaud 1995, I : 353).

<sup>75</sup> AN, 47 AP 18, dossier 1.

<sup>76</sup> Pottier 1938 : 134.

<sup>77</sup> Pottier 1938 : 135.

## *L'islam malgré tout*

Pourtant, même à cette époque, Duveyrier avait gardé pour l'islam sa sympathie d'autrefois. Ainsi, au détour d'une phrase de *La confrérie musulmane de Sîdi Mohammed ben 'Alî Es-Senoûsî*, on est surpris de le voir en parler comme d'une « religion, grande et belle dans son essence<sup>78</sup> ». La notation est si peu en accord avec le reste du texte, mises à part les louanges adressées aux Bakkây, qu'on serait tenté de n'y voir qu'une figure de rhétorique si d'autres documents ne livraient des propos comparables. C'est d'abord le cas d'une feuille manuscrite remontant vraisemblablement aux années où il commençait la rédaction de la brochure. Intitulée « Pour nouveau travail », elle porte sous le chapeau « À placer quelque part, peut-être sous le titre » deux colonnes dont la première reprend une anecdote déjà relatée dans *Les Touareg du Nord*<sup>79</sup> :

[1<sup>ère</sup> colonne]

Le bon musulman

« Fais-moi le plaisir d'accepter ma jument... N'aies pas plus de honte à l'accepter que tu n'en as eu quand toi-même m'a fait un présent. Nous sommes dans ce pays des étrangers, et les étrangers sont toujours des amis réciproques. Si au contraire nous étions dans mon propre pays, je saurais comment je devrais agir, mais ici, je suis paralysé par les gens (les Touâreg Azdjer) dont je n'ai vu nulle part les pareils. »

(Paroles de Sîdi Mohammed El-Bakkaï, cousin du chef de la zaouiya de Timbouktou et de l'Azaoud, et actuellement roi du Masina, à M. H. Duveyrier voyageant comme chrétien chez les Touâreg, et dont le cheval venait de mourir empoisonné. Ouâdi Tekhâmmâlt, 21 janvier 1861.)

[2<sup>nde</sup> colonne]

Le bon Senoûsien

« Un chrétien viendrait à moi, fût-il muni de lettres de recommandation du sultan de Constantinople et du sultan du Maroc, que je le livrerai à mes gens. Nous ne voulons pas de chrétien dans notre pays ! »

(Paroles de Sîdi El-Hâdj 'Abd El-Qâder Bâ-Djoûda, chef de la tribu des Oulâd Bâ Hammou et de l'oasis d'In-Çâlah, à M. G. Rohlfs, voyageant comme musulman, 1864.)

Bien que la version finale de la brochure n'ait pas repris cette note, très antérieure sans doute à 1884, elle en a gardé des souvenirs. Le bien que Duveyrier y dit des Bakkây fait un peu écho à la première colonne. Quant à cette opposition trait pour trait entre « le bon musulman » et « le bon Senoûsien », qui revient pratiquement à faire du senoussisme une religion distincte de l'islam, il me semble qu'on en retrouve une version atténuée dans l'introduction<sup>80</sup> :

Cette religion, car le Senoûsisme en est bien une au même titre que d'autres cultes réformés, le bouddhisme ou le luthéranisme, par exemple, se distingua dès ces débuts par son intransigeance et ses prétentions absolutistes ; aussi rencontra-t-elle, à la Mekke encore, comme il en était arrivé déjà au Caire, une opposition sévère de la part des sommités du clergé musulman orthodoxe.

---

<sup>78</sup> Duveyrier 1884 : 193.

<sup>79</sup> AN, 47 AP 14, dossier 2.

<sup>80</sup> Duveyrier 1884 : 147-148.

Sîdi Mohammed el-Bakkây est encore évoqué dans une lettre à Maunoir du 3 août 1884<sup>81</sup> :

Après ma brochure sur la confrérie de Sidi Es-Senoûssi ma communication d'aujourd'hui ressemble fort à un acte agressif contre l'islam, et pourtant, mon cher ami, je suis aujourd'hui tout aussi *bon musulman* qu'en 1861. À cette date, c'est un docteur de l'islam, un cousin de Sidi Ahmed el-Bakkaï, qui, sans sollicitation de ma part et à mon insu, moi absent, m'a déclaré *meilleur musulman* que les musulmans qui m'attaquaient. Je pense aujourd'hui comme je pensais alors. Je ne hais pas l'islam, loin de là. Ce serait une faute, un crime, que de ne pas rendre hommage à une forme de religion qui a fait beaucoup de bien dans le monde, et a encore une belle mission chez les peuples fétichistes. L'islam accomplit chez eux la deuxième transformation intellectuelle, en attendant la quatrième ou la dixième que nous faisons nous-mêmes. Donc, s'il m'arrive de poursuivre, de persécuter (si vous voulez ; les deux verbes sont des équivalents par l'étymologie) les fanatiques de l'islam, je considère que j'agis non seulement en bon Français mais *en bon musulman*, car lorsqu'en 1861 je méritai cette qualification tout à fait inattendue, je luttais, au su de tous, contre l'idée qui avait déjà le nom de senoussisme.

De même, lors d'une conférence prononcée le 19 mars 1886, il eut à cœur de rapporter à ses collègues de la Société de Géographie « une preuve éclatante de tolérance dans l'islamisme<sup>82</sup> ». Il leur rendait compte du voyage qu'il avait fait l'année précédente de Tanger à Fâs et à Meknâs avec une ambassade française – un voyage assez court puisqu'il avait quitté Tanger le 25 avril et y était revenu le 7 juin. Charles Féraud, devenu ministre de la France à Tanger, l'avait invité à l'accompagner sur ce qu'on appelait les chemins des ambassades, c'est-à-dire les routes que les représentants des puissances étrangères devaient emprunter pour se rendre dans les capitales du sultan. Je crois sans en être absolument sûr que Duveyrier fit d'abord un détour par Misserghin, où il rendit visite à son frère Pierre. Il rencontra là des moissonneurs d'origine marocaine qui acceptèrent de l'accompagner comme serviteurs<sup>83</sup>. Puis il rejoignit Tanger, « heureux de trouver ainsi l'occasion de compléter, dans un voyage au Maroc, l'étude *de visu* de la Berbérie presque toute entière, c'est-à-dire du nord de l'Afrique à l'ouest de la grande Syrte<sup>84</sup> ». Son récit est celui d'un touriste plutôt que d'un explorateur, mais on y trouve une précision et une délicatesse de trait qu'on ne lui connaissait plus<sup>85</sup> :

Dans la partie nord-ouest du Maroc que traversent les chemins dits des ambassades, et spécialement dans la province d'El-Gharb les paysages ne sont ni variés ni grandioses. Les forêts, tel que nous entendons ce mot, font défaut. [...] Le sol, à peine gratté de loin en loin par la pointe du soc d'une charrue rudimentaire a presque partout l'aspect d'une terre vierge, où des broussailles de lentisque, de chêne à feuilles épineuses, de palmier nain (*Chamaerops humulis*), et de bruyères, des asphodèles, des joncs, roseaux et herbes poussent au hasard entre des affleurements de pierres qui occupent encore la place où les a laissés le dernier phénomène géologique. Ailleurs, surtout près de l'Océan, s'étendent d'immenses prairies entrecoupées de marais et de marécages. Nulle part de routes ; seulement des sentes parallèles s'enchevêtrant sans cesse, comme celles qui indiquent les voies de communication dans le Sahara. C'est dire qu'on ne voyage jamais à voiture dans le pays. Presque pas d'habitants, non plus, à proximité des chemins, car, par un sentiment instinctif, en général, le

---

<sup>81</sup> Pottier 1938 : 133-134.

<sup>82</sup> Duveyrier 1886 : 357.

<sup>83</sup> C'est du moins ce que je crois pouvoir reconstituer à partir de Duveyrier (1893 : 187) et d'une lettre de Henri à Pierre du 12 mars 1885 (fonds Lander).

<sup>84</sup> Duveyrier 1886 : 344.

<sup>85</sup> Duveyrier 1886 : 348-349.

Marocain s'écarte prudemment des lignes frayées par les représentants de l'autorité. Le nord du Maroc ne peut pas être aussi désert que le croirait un voyageur suivant les routes des ambassades et jugeant du tout d'après ce qu'il voit, ou plutôt d'après ce qu'il cherche, et ne voit presque jamais. Quelques troupeaux de bœufs et de moutons, de très rares chameaux, des poulains gambadant gauchement autour de juments au vert attestent seuls que l'homme n'est pas loin.

On aimerait pouvoir citer tout au long ce récit paisible et léger, tant il nous change du carnet de route de 1883 et du pamphlet de 1884. Duveyrier n'a cependant pas cessé pour autant de discerner autour de lui les signes furtifs de la présence senoussiste. Ils apparaissent dans une lettre à Maunoir du 10 mai 1885. La veille, le sultan avait reçu la légation française en son palais de Fâs. La réception avait été princière et la foule chaleureuse, mais<sup>86</sup> :

J'oubliais de vous dire qu'un homme peut-être a ri jaune, ou plutôt a maugréé contre nous dans son for intérieur, car il n'a pas ri. Cet homme est un derqâwi que j'ai retrouvé dans le premier rang de la foule, hier, comme je l'avais vu au premier rang le jour de notre entrée à Fâs. Un derqâwi se reconnaît comme un hibou dans une compagnie de perdreaux ; n'a-t-il pas son uniforme : un burnous rapiécé de toutes couleurs.

Et le voilà reparti à extravaguer comme sur la route de Tunis à Tripoli. Pour son imagination décidément bien prompte à prendre le galop, les haillons d'un pauvre diable sont sans doute possible l'uniforme d'une des confréries (la Darqawiyya) qu'il croit infiltrées par les Senoussistes. Même le for intérieur du triste enguenillé lui est devenu visible, persuadé qu'il est de pouvoir sonder les reins et les cœurs. Ce n'est heureusement là que l'égarément d'un instant, et le récit publié n'en a gardé aucun souvenir. En revanche, Duveyrier s'y étend longuement sur une entrevue à Fâs avec le grand maître de la Tijâniyya, en commençant par rappeler fièrement que lui-même appartenait à cette confrérie<sup>87</sup> :

Je vous surprendrai peut-être en disant que celui qui a l'honneur de parler devant vous est depuis bientôt vingt-six ans un moine musulman. L'ordre auquel j'appartiens, dans lequel j'ai été admis en séance publique, sans même avoir été consulté au préalable, au couvent de Temâssin, en Algérie, a sa maison-mère à Fâs. Avant moi d'ailleurs, M. Charles Féraud a compté parmi les « amis » (c'est ainsi qu'on appelle les frères) du couvent de Temâssin et, sauf erreur, nous sommes les deux seuls Européens non musulmans ayant joui de ce privilège, qui est, vous l'accorderez, une preuve éclatante de tolérance dans l'islamisme. Je ne crois pas qu'on puisse citer l'exemple d'une congrégation catholique ayant admis en son sein, même à titre de frère lai, un homme qui fût autre chose que catholique.

Oublié le temps tout proche où la Tijâniyya était pour lui l'un des relais de la Sanûsiyya. Et il continue sur le même ton<sup>88</sup> :

La demeure de Sîd El-Ghalî Ben 'Azoûz est une maison très propre et bien aménagée, de la hauteur d'une maison de France à deux ou trois étages. Le général, un vieillard d'au moins soixante-quinze à quatre-vingts ans, m'attendait, entouré de quatre frères de distinction, dans une salle du rez-de-chaussée. Je m'approchai en saluant et tout en faisant mon compliment je cherchai la main du vieillard, presque aveugle, et la serrai dans les deux sens comme font entre eux les frères tedjînites. Immédiatement il se tourna vers son voisin et lui fit observer que c'était là une preuve évidente de mon affiliation.

---

<sup>86</sup> Fonds Lander.

<sup>87</sup> Duveyrier 1886 : 357.

<sup>88</sup> Duveyrier 1886 : 359-360.

Les autres frères me saluèrent. Je m'assis sur un des sofas, peut-être à une place que Sîdi Mohammed Ben 'Alî Es-Senoûsi avait occupé jadis quand il venait s'abreuver à la source de la science de Sîdi Ghalî Ben 'Azoûz [le fondateur de la Sanûsiyya avait fait ses études à Fâs], et je dis : « Je n'ai pas voulu quitter Fâs sans faire une visite et offrir mes hommages au plus haut représentant d'une confrérie dans laquelle Sîdi Mohammed El-'Aïd m'a admis à Temâssin, confrérie que je considère comme bonne et dont la protection m'a été fort utile dans le Sahara central. » Je racontai ensuite ma réception et quelques épisodes de mes voyages.

Le grand maître répondit en me souhaitant la bienvenue et en me donnant sa bénédiction. Il ajouta : « Votre venue nous a réjouis ; car, cette fois, nous ne voyons parmi vous que des hommes connaissant les musulmans et étant leurs amis. » Puis j'eus à répondre aux questions du grand maître sur l'Algérie, sur la paix en Europe, sur la situation respective actuelle de la Turquie, de la Russie et de l'Angleterre, questions qui témoignaient à la fois d'un esprit politique exercé et éclairé et d'une réelle tolérance. On me renseigna sur l'état de notre confrérie au Maroc et on m'affirma qu'elle ne se rattachait par aucun lien virtuel ni au senoûsisme ni au qâderisme, etc. « Chaque confrérie, me dirent mes frères, vit et se développe indépendante, pour son propre compte, sans se préoccuper des autres. »

Cet entretien sur les affaires du monde rappelle un peu sa première entrevue avec Ikhenoukhen, quoique les choses aient bien changé depuis le jour lointain où le vieux chef s'était amusé à le jauger. Il n'est plus aujourd'hui un jeune homme que ses interlocuteurs pourraient avoir la malicieuse envie d'embarrasser. C'est plutôt lui qui jauge et qui juge, en bonne part au demeurant puisqu'il apprend que ses craintes étaient infondées : ses « frères » ne sont pas inféodés à la Sanûsiyya. Encore que, le lecteur a pu le remarquer, ils recourent tout comme les Senoussistes à de discrets signes de reconnaissance. Et ils ont eux aussi leurs services de renseignements<sup>89</sup> :

La police secrète de notre ordre et son service de correspondance sont si parfaits que Sîd El-Ghalî Ben 'Azoûz, le grand maître ou général, à Fâs, [...] n'ignorait pas [...] qu'il y a longtemps un jeune Français était allé chez les Touâreg sous les auspices de la confrérie.

Se rend-il compte que ce qu'il dit de ces Tidjanes dont il parle avec tant d'affection, il l'a déjà dit de la Sanûsiyya ? Non, sans doute, car la Tijâniyya est pour lui « notre » ordre, « notre » confrérie, et que lui-même en partage les secrets. Dans cette réception dont la narration occupe presque la moitié du récit, il a retrouvé le bonheur oublié d'être admis en frère dans le monde qu'il se disait si avide de connaître quand il débarqua à Alger en 1857. Lui à qui, près de trente ans plus tôt, les Touaregs avaient offert du café amer et l'âpre lait de leurs chamelles, le voilà aujourd'hui qui cause avec ses « frères » tandis que circule le « thé à la menthe avec des gâteaux ». Mollement assis dans la pénombre fraîche d'une maison cossue de Fâs, il boit « au même vase que [s]on amphitryon, l'eau, le lait doux, le lait aigre et les sorbets à l'encens » ; une servante distribue « des serviettes, des pains, des brochettes de viandes très appétissantes, des sucreries » ; « les femmes et les filles du grand maître », qui ne se permettent pas de le taquiner et de coquettement lui cacher leur visage comme Tekiddout à Ghadamès, se tiennent devant lui « sans voile, sur la porte d'une pièce », « absolument comme [s'il avait] été leur proche parent<sup>90</sup> ». En plus doux encore, car les Tidjanes de Fâs sont des hôtes moins rudes que les nomades du désert, il retrouve les moments d'abandon qu'il avait connus dans sa maison de Ghadamès et dans les campements d'Ikhenoukhen. Au fond, ce qu'il hait dans la Sanûsiyya, ce n'est pas tant d'être ce qu'elle est, que d'avoir fait de ce Sahara autrefois familier un monde dont il est

---

<sup>89</sup> Duveyrier 1886 : 357-358.

<sup>90</sup> Duveyrier 1886 : 360-361.

maintenant exclu. La Tijâniyya si semblable par ailleurs lui a redonné l'espace d'un jour tout ce qu'il croyait avoir perdu. Dans ce Maroc indépendant et qui n'a rien encore à craindre de la France, la fraternité est possible.

Voilà pourquoi Duveyrier reste attachant jusque dans ses égarements. Il n'a pas de haine pour ceux qu'on appelait alors les Indigènes. La seule haine dont il est capable, il la réserve au fantôme auquel son imagination a donné forme ; les hommes, il ne demande qu'à être leur frère. Il n'a pas non plus de haine pour leur religion : il souhaite simplement défendre le bon islam contre l'islam sectaire. Le problème est qu'il voit partout l'islam sectaire triompher peu à peu, sous les espèces d'une confrérie à laquelle il prête une puissance et une faculté de nuire à la mesure de ce qu'il discerne partout comme indices de sectarisme. Il n'a pas compris que ce qu'il prend pour un accroissement de l'influence de la Sanûsiyya est avant tout l'hostilité à une entreprise coloniale qui ne fait qu'accroître sa menace. L'erreur qu'il faisait déjà à propos des Touaregs, il la fait maintenant à propos du monde musulman dans son ensemble. Que ne s'est-il souvenu de ce qu'Urbain lui avait dit en 1869 : « La religion, les sectes, les ordres, n'ont été le plus souvent que le manteau ou le prête-nom du patriotisme. »

Urbain n'est plus là pour lui donner des conseils qu'il n'entendrait de toute façon pas. Il est mort le 27 janvier 1884, seul, désespéré, renié même par ses amis saint-simoniens. Triste fin d'un homme qui avait cru à l'amitié franco-musulmane en des temps qui n'étaient pas à l'amitié. Les mêmes contradictions ont plongé Duveyrier dans un cauchemar qui lui fait voir partout la main d'un insaisissable ennemi. Urbain dans son désespoir, Duveyrier dans ses hallucinations, se sont peu à peu éloignés d'un monde où d'autres désormais se font entendre. Car, depuis 1870, ce sont les héritiers de Warnier et non ceux d'Ismaïl Urbain qui dictent la politique coloniale de la France. Michael Heffernan a là-dessus des mots profondément justes<sup>91</sup> :

Le style de colonialisme que professait Duveyrier le distinguait radicalement de beaucoup de ses contemporains. Il s'inspirait d'une philosophie politique utopiste née du romantisme français du début du dix-neuvième siècle. À la fin de ce même siècle, dans une ambiance politique d'impérialisme militaire, les idéaux coloniaux de Duveyrier, bâtis sur la notion d'un mutuel échange spirituel et commercial entre l'Europe et l'Afrique, s'avéraient désespérément irréalistes et naïfs.

En un mot, même s'il avait rejeté dès 1859 les croyances de ses aînés saint-simoniens, il avait intériorisé quelques-uns de leurs idéaux, vraisemblablement sans les percevoir comme tels : les mécréants selon la lettre sont souvent les vrais fidèles selon l'esprit. Mais ces idéaux étaient désormais d'un autre temps, et les tristes combats que Duveyrier livre à ses fantômes sont ceux d'un homme enfermé dans ses souvenirs – « un pur perdu dans le siècle », a dit de lui Jean-Louis Triaud<sup>92</sup>. Perdu, assurément. Pur aussi, autant qu'on pouvait l'être en ces jours impurs où l'Europe assujettissait l'Afrique.

---

<sup>91</sup> Traduit de Heffernan 1989 : 349.

<sup>92</sup> Triaud 1995, I : 345.



